

**L**e soir, nous rejoignons l'affreux gourbi humide et sans fenêtres qu'un étudiant en vacances laisse à notre disposition. Dans cette cambuse, impossible de lire tant l'éclairage est déplorable, il n'y a ni radio ni télévision. Comme distractions ne nous restent guère, avant de dormir, que les ébats amoureux.

Notre relation est apparemment au beau fixe. Pas de chamailleries ni de bouderies, mais, depuis quelque temps, Klaus me semble avoir un peu changé. Certains de ses désirs, influencés par les magazines des kiosques aux couvertures indécentes, me mettent mal à l'aise. Dans un livre de Wilhelm Reich qu'il m'a offert, je comprends bien que le plaisir a été refusé à la femme dans la société occidentale, mais pas question pour moi de reléguer l'affectif à l'arrière-plan au profit d'une activité charnelle d'où le cœur est exclu. Les mots « libido, jouissance, orgasme... » sont pour moi une découverte qui me laisse plutôt froide. Quand je lis dans une revue que des femmes aiment bien regarder des films pornos pour s'en inspirer avant de faire l'amour, j'en ai littéralement la chair de poule et ça me dégoûte. L'envahissement des boîtes aux lettres, jour après jour, par des prospectus pornographiques me donne la nausée. En tant que femme, je me sens souillée, flétrie, piétinée. Jusque dans l'intimité des maisons, on inonde les gens de choses innommables, ce qui met madame Falk dans une colère noire. La dernière en date montrait une femme nue couchée sous un porc.

– Vous avez vu ce que je viens de trouver en allant chercher mon courrier ? Mais où va le monde, dites-moi !

Outrée, je m'apprêtais à déchirer le papier en mille morceaux quand Klaus me l'a arraché des mains pour aller le ranger dans sa chambre avec d'autres documents du même acabit.

- Mais qu'est-ce qu'il va en faire, votre ami ?
- Il s'en sert dans le cadre de ses études, je crois.

La dame a secoué la tête d'un air dubitatif.

- Je ne vois pas comment !

- Mon non plus en vérité.

– Une nouvelle source d'inspiration peut-être ? C'est bien dans l'air de l'époque !

Que penser de ces sexes féminins ouverts que mon amoureux introduit de manière plus ou moins crue dans ses tableaux au milieu de rochers aux formes surréalistes et de figures dégoulinantes de sperme ? Il le fait avec talent, mais pourquoi cette obsession si particulière ? Le sait-il lui-même ? Contrairement à Karl, il n'entoure jamais ses œuvres de mots.

**J'**observe aussi avec un grand scepticisme la joyeuse smala invitée régulièrement par Wolfram, lui aussi étudiant en arts plastiques, un très beau garçon viril au regard canaille qui préfère de loin la bonne vie à la peinture. Il ne montre jamais ses productions artistiques peu abondantes d'après Klaus, car il consacre le minimum de temps à des études dont il attend la fin avec placidité.

Hier, dans sa mansarde, il avait préparé des poivrons farcis pour une dizaine de copains qui, après s'être enfilé bière sur bière, ont pris place en cercle par terre au milieu de la pièce et se sont passés dans un silence religieux des joints de bouche en bouche.

Moi, qui n'ai jamais fumé et suis hostile à l'expérience des paradis artificiels par peur de faire souffrir mon corps, je me suis mise en retrait avec Claudia, une belle fille très éprise de Wolfram. J'avais du mal à ne pas m'esclaffer en entendant certains étudiants analyser leurs impressions à voix haute avec un sérieux de scientifique, tandis que ma voisine, elle, était plongée avec le même sérieux dans la lecture d'*Anna Karénine*. Je ne suis donc pas la seule à être davantage intéressée par les mouvements de l'âme d'un personnage que par la description de ses prouesses sexuelles.

Sur Klaus, la drogue semble faire peu d'effets d'après ses dires. En mon for intérieur, je désapprouve la mentalité grégaire de mon ami lequel, de son côté, dénonce en moi une grande rigidité de mœurs et un manque d'ouverture.

Parfois, j'ai hâte de rentrer chez moi et de reprendre le train-train de mes études.

Nous quittons Brunswick vers le nord-ouest à bord de la vieille guimbarde de Klaus qui menace de rendre l'âme. Sous des nuages épais bien entendu, car le soleil ne semble faire que de brèves apparitions sous cette latitude.

Halte à Celle, une petite ville à propos de laquelle j'ai lu des choses atroces dans un petit livre sur lequel je suis tombée par hasard chez un bouquiniste de Brunswick. Qu'avais-je besoin de me plonger une fois de plus dans les horreurs sans nom de la Seconde Guerre mondiale ? Ce que j'en ai lu toute cette année ne me suffisait-il pas ? L'Allemagne d'aujourd'hui n'a-t-elle pas, elle, tourné la page ?

Le 8 avril 45, un convoi de déportés en provenance du camp de Neuengamme est touché par des bombes américaines dans la gare de marchandises de Celle. Plus de deux mille détenus périssent, prisonniers dans leurs wagons. Ceux qui réussissent à s'en extraire et à s'enfuir dans les bois sont pourchassés comme des bêtes sauvages par la faune nazie : des SS, des membres de la Wehrmacht, des membres des Jeunesses hitlériennes, des pompiers et des habitants de la ville. La haine jusqu'au bout alors que la guerre est perdue et que les bombes pleuvent sur l'Allemagne... Deux à trois cents déportés sont abattus, mille cent survivants sont acheminés à pied jusqu'au camp de Bergen-Belsen et les six cents inaptes à la marche sont abandonnés dans une caserne de Celle où des troupes britanniques vont les libérer le 12 avril. J'entends les hurlements, les aboiements des chiens, les coups de fusil et de matraque, les gémissements et les vaines implorations... Je sens l'odeur des cadavres dans les charniers...

Derrière les sages façades médiévales des centaines de maisons à colombages si sagement alignées dans les rues de la ville, j'imagine

une population d'artisans et de petits commerçants besogneux et fiers de leurs jolies petites filles aux longues tresses blondes. Je me demande une fois de plus comment la pourriture fasciste a pu germer et croître dans ce cadre de conte de fées. Je ne confie rien de mes pensées à Klaus qui ne semble connaître l'histoire de son pays que jusqu'à Bismarck, l'école en étant sans doute responsable.

Nous reprenons rapidement la route sous une petite bruine presque chaude en direction d'une réserve naturelle de l'immense lande de Lunebourg s'étendant du nord de Hanovre jusqu'à Hambourg. Doux tapis de bruyère rose et violette, bouquets de bouleaux et de genévriers, pins tordus par les bourrasques, genêts et maigres arbustes, essaims de moutons gris et noirs accrochés aux flancs d'une colline, le Wilseder Berg.

Ce paysage au silence épais et feutré, chanté par le poète et romancier régionaliste très populaire Hermann Löns, un grand défenseur de la nature et des traditions paysannes à une époque où l'Allemagne s'industrialisait à outrance, invite à la méditation et à l'évocation du monde païen des anciens dieux germaniques. Toujours attirée par les espaces déserts fréquentés aujourd'hui par de rares promeneurs en ciré jaune, je ne peux que me sentir bien sur cette terre mystérieuse avec ses marais et ses blocs erratiques, ses ruisseaux sauvages et ses villages romantiques.

Klaus me montre au loin une énorme ferme en briques rouges et à grosses poutres noires coiffée de chaume où il venait autrefois en vacances avec ses parents. C'est là qu'il a fait la connaissance de son ami Dieter, fils de paysans au cœur d'or d'après ses dires ; celui-là même qui l'a accompagné avec son amie à Bad Mingolsheim pour venir me chercher.

Un court instant, j'entrevois les deux blondinets en culottes courtes folâtrant dans la campagne.

- Tu sais, on s'amusait à meugler avec les vaches !
- Elles vous répondaient ?
- Bien sûr...

Et Klaus de meugler longuement comme si c'était son langage naturel. Ils sont vraiment drôles, ces Allemands !

Le soir, nous dînons dans un restaurant chinois de Lunebourg, une ville très provinciale que nous n'avons plus guère l'envie d'explorer. Je ne peux m'empêcher de penser que certains plaisirs petits-bourgeois de mon ami me coûtent cher, car c'est moi qui règle la note avec l'argent gagné à la maison de retraite. Je m'inquiète de ce luxe auquel je ne suis pas habituée.

À l'hôtel, je me dérobe au désir de mon ami. La bonne chère puis les plaisirs de la chair, sans me dégoûter, me laissent sur ma faim. Est-ce que j'aime vraiment ce garçon ? Je n'ose pas lui dire que les fameux préliminaires recommandés partout dans les revues m'embêtent au plus haut point et j'allègue maladroitement un besoin diffus de spiritualité et de communion cosmique que je ne trouve pas dans l'acte sexuel. Klaus me regarde avec de gros yeux, puis il prend un air boudeur devant ce qu'il considère comme une crise de bonne femme hystérique. Voici que je lui gâte une journée bien commencée ! Lasse mais profondément contrariée, je décide de faire semblant, de jouer à la femme heureuse que la lande a rendue vaguement mélancolique et mystique, mais au diable Wilhelm Reich et compagnie, me dis-je. Qu'on fiche donc un peu la paix à mon corps !

**H**ier, nous sommes arrivés à Hambourg en fin de matinée après une dernière promenade dans la lande de Lunebourg que j'ai quittée à regret. La lande, c'est le monde d'hier, celui du monde paysan d'Hermann Löns et, dans le monde d'aujourd'hui, bruyant et fébrile, je ne me sens pas bien à ma place.

La pluie battante nous a dissuadés d'aller dans la zone portuaire que j'aimerais bien explorer un jour, car les bateaux m'ont toujours fait rêver. Finalement, nous avons trouvé refuge à la Kunsthalle, le musée de peinture, où nous n'avons pas vu passer le temps.

Loin de partager l'enthousiasme de Klaus pour la peinture des expressionnistes allemands que je trouve le plus souvent sale, triste et violente, je suis profondément touchée par certains tableaux paisibles et harmonieux du dix-neuvième siècle. Le recueillement, l'instant au parfum d'éternité sont toujours des sujets qui me captivent tout autant que la précision de l'exécution. Ainsi le tableau *Trois femmes à l'église* de Wilhelm Leibl me semble être dans la lignée de la grande tradition allemande alors qu'un Nolde, par exemple, porté aux nues par Klaus sans que je comprenne pourquoi, annonce clairement pour moi la fin de la peinture. Heureusement que nous nous sommes retrouvés à l'unisson devant *Le voyageur contemplant une mer de nuages* de Caspar David Friedrich, mon peintre allemand préféré. Je m'identifie pleinement au personnage plongé dans la contemplation de crêtes au profil torturé émergeant au loin de masses vaporeuses : là-bas est l'inaccessible, Dieu sans doute, en tout cas la grandeur de la nature, et ici c'est la solitude et la faiblesse de l'homme s'appuyant sur son bâton. Friedrich, c'est la représentation de deux mondes séparés, presque étanches où certains éléments comme les rochers émergeant au milieu des nuages, évoquent une possible médiation.



Étranger à toute forme de questionnement sur l'au-delà, Klaus, lui, goûte essentiellement l'atmosphère poétique de cette peinture symbolique.

Le soir, lors d'une accalmie, Klaus m'a emmenée dans le secteur de la Reeperbahn, le pôle incontournable de la vie nocturne où le porno, sous toutes ses formes, fait recette. Des femmes en vitrine, des sex-shops, des boutiques de dessous affriolants, des rabatteurs gouailleurs nous invitent à entrer voir des spectacles de strip-tease et de débauche en tout genre. Une faune glauque et en rut, regards lubriques, yeux et des lèvres humides, faces congestionnées, visages où se lisent parfois la honte et la gêne. Triste humanité cosmopolite traînant là sa misère sexuelle au milieu des badauds venus respirer ici l'air des lupanars, des lieux qui ne sont ni de joie ni d'amour.

Alors que j'étais accompagnée par un homme qui me serrait la main, je n'ai pu éviter ni les frôlements obscènes ni les plaisanteries égrillardes. Qu'est-ce que je faisais là ? Très vite, j'ai demandé à rentrer à l'hôtel où nous avons dormi dans deux lits séparés.

Nous voici aujourd'hui à Lübeck, l'ancienne capitale de la Ligue Hanséatique qui regroupait autrefois les grandes villes portuaires de l'Europe du nord et de la Baltique. Les anciens entrepôts où l'on stockait le sel en provenance de Lunebourg paraissent d'autant plus lugubres qu'il pleut des cordes une fois de plus. Pourrais-je vivre dans un tel pays sous un ciel si souvent plombé, moi qui ne connais que les légers et hauts nuages de ma région natale poussés vivement par le vent d'ouest ? Pourtant, comment rester insensible à ce gothique de brique typique qui se marie à merveille avec les éclats métalliques des canaux et de la Trave cernant la vieille ville que nous découvrons en partant de la Holstentor, une porte fortifiée aux tours jumelles, emblème de la ville ? Hôtel de ville noir et vernissé aux murs ajourés, églises élancées, curieux frontons en escalier des maisons bourgeoises, un décor complètement exotique.

Je suis très émue de me retrouver soudain devant la maison patricienne de la famille Mann qui a donné de nombreux écrivains : Heinrich, Thomas, Golo, Klaus. Je contemple avec intérêt l'imposante façade baroque où se lit la culture raffinée d'une très longue lignée de riches négociants. Derrière, depuis les bombardements de la dernière guerre, c'est le vide, symbole de l'histoire allemande faite du meilleur et du pire. C'est ici que Thomas Mann, au style concis et dense, a situé l'action de son célèbre roman *Les Buddenbrook* que j'ai dévoré l'année dernière, une saga relatant l'histoire de sa famille sur quatre générations. J'ai tout de même préféré *Tonio Kröger* et *La mort à Venise* qui furent les premières œuvres que j'ai lues en allemand de cet auteur.

Suite à une nouvelle averse, nous nous réfugions dans une église d'où un sacristain nous chasse en hurlant au sacrilège, parce qu'il

vient de nous surprendre en train de nous bécoter dans le chœur de l'église. Dieu, s'il existe, en est-il si fâché ?

Après nous être gavés de massepain, la spécialité de la ville, nous décidons de rentrer à Brunswick où la vie sera moins chère qu'en voyage. Nous faisons bien de toute façon, car le vieux tacot de Klaus rend son dernier soupir devant la maison de madame Falk.

– Il va me falloir une autre bagnole... Comment je vais faire pour transporter mes cartons à dessin ?

Je hausse les épaules.

– Eh bien, tu prendras le bus !

Andreas nous rejoint souvent dans la brasserie de Brunswick où nous retrouvons régulièrement l'ami Karl. Ce gentil garçon à l'air très doux, un peu efféminé, étudiant en droit, passionné comme moi par l'art et la littérature, a évoqué fréquemment son amie Agnès, de Lausanne, avec laquelle il est en relation épistolaire depuis cinq ou six années. Elle a décidé d'apprendre l'allemand pour lire dans le texte Thomas Mann qu'ils vénèrent tous les deux. Aujourd'hui, le jeune homme nous confie ses inquiétudes :

– Cela fait un bon mois qu'elle ne m'a pas donné signe de vie. Karl, toi qui l'as vue début juillet, sais-tu s'il lui est arrivé quelque chose ?

– Elle va très bien, ne t'en fais pas !

– Je parie que tu me l'as fauchée ! Je n'aurais pas dû te donner son adresse !

– Fauchée n'est pas le mot, et elle est bien libre de faire ce qu'elle veut ! Andreas, tu ne l'as pas demandée en mariage à ce que je sache !

– Je vois, j'ai compris. Elle est perdue pour moi !

Karl, tout rouge, lisse sa moustache :

– Nous nous entendons bien...

– Nous n'avions plus grand-chose à nous dire de toute façon. Nous aimions surtout les mots. Je ne l'ai jamais touchée.

– Tu as peur des femmes à ce point ? demande Klaus.

– Je pense être incapable de rendre une femme heureuse, tout comme mon père. Tiens, si on allait chez moi ! Ma mère sera heureuse de faire votre connaissance.

Dans un quartier huppé assez éloigné du centre-ville, nous nous arrêtons devant un immeuble typique de l'époque bismarckienne. J'avoue être très curieuse de voir de près un intérieur bourgeois,

mais un rapide coup d'œil sur le jardinet rempli de mauvaises herbes et de potiches cassées me fait craindre une déception.

Dans le hall d'entrée, des chaussures éparpillées et des vêtements jetés sur des chaises et les marches de l'escalier menant à l'étage. Nous rentrons dans une salle au plafond très haut avec d'immenses fenêtres sans rideaux. La peinture cloquée et l'ameublement réduit à sa plus simple expression témoignent d'un désintérêt complet de la famille pour les choses du quotidien.

Madame Grossmann, assise dans un fauteuil au milieu de la pièce avec un livre sur les genoux, nous salue d'une voix sirupeuse. Arrivent peu après Gert, le frère aîné d'Andreas, âgé d'une petite vingtaine d'années, et Wilma, sa sœur, qui doit avoir dans les seize ou dix-sept ans.

Nous prenons tous place par terre sur un tapis oriental élimé.

– J'étais en train de lire *La mort à Venise* que m'a chaudement recommandé mon cher Andreas. Une lecture sublime ! La beauté à l'état pur !

Un sexagénaire en costume gris, ventripotent et au crâne dégarni, qui se tient à l'écart près de la porte, les mains dans les poches de son pantalon, nous salue de la tête.

– Tiens, nous avons la visite de Kätzchen ! lance Gert.

Kätzchen, « petit chat » en allemand, un surnom normalement affectueux, est prononcé par la dame du bout des lèvres d'un ton méprisant.

– C'est le père, me chuchote Andreas, assis à côté de moi.

– Oui, dit la maîtresse de maison qui doit avoir l'oreille fine, j'ai été assez imbécile pour épouser ce monsieur qui, lui, n'a pas eu le courage de quitter l'Allemagne en 1933 comme Thomas Mann et ses frères.

La pluie de quolibets qui s'abat d'un coup de toutes parts sur le pauvre homme, réduit à la position d'animal domestique dont on tolère à peine la présence, me glace. Pourquoi ne fuit-il pas ? Quelle passivité ! Quel pacte a-t-il conclu avec son épouse aigrie et haineuse pour supporter tant d'irrespect et de méchanceté de la part